

La repentance pour la vie

«La bonté de Dieu te pousse à la repentance» - Romains 2: 4

Il existe à peine un sujet sur lequel on rencontre plus de malentendus que celui de la repentance. L'ennemi de la vérité de Dieu et des âmes a certainement réussi à faire présenter cette doctrine, dans l'enseignement et la prédication, dans les livres et les traités modernes, d'une manière subversive de l'Évangile de la grâce de Dieu et, par conséquent, de la paix des pécheurs.

Il est d'usage de représenter la repentance comme un certain état d'âme que l'on doit traverser, avant de saisir pleinement le pardon des péchés et la paix de Dieu. On définit, en général, cet état, en disant: «C'est une vive douleur du péché et un désir sincère de l'abandonner». On soutient que sans cette «vive douleur» et ce «sincère désir», il ne peut y avoir ni vraie foi, ni justification, ni pardon, ni paix; — mais que lorsque ces sentiments existent, le pécheur a de justes raisons d'entretenir l'espoir qu'il sera l'objet de la miséricorde de Dieu par Jésus Christ. C'est de cette manière qu'on présente ordinairement ce qu'on appelle l'Évangile. Mais, hélas! on peut à peine concevoir un Évangile plus mutilé, plus corrompu, et plus décourageant. Les fruits de cet Évangile sont manifestes, il ne donne ni paix de la conscience, ni spiritualité, ni liberté du cœur, ni joie; mais, au contraire, la tristesse, le désespoir, le doute, la crainte, les perplexités, les difficultés, un constant regard sur soi-même l'accompagnent, qui ne produisent que des fluctuations et des incertitudes dans les expériences. Or nous savons que d'aussi tristes fruits ne peuvent jamais suivre l'acceptation de l'Évangile de Dieu, et s'il est vrai que les faux prophètes sont connus par leurs fruits, il est également vrai qu'on reconnaîtra toujours un faux Évangile par les fruits qu'il porte partout où l'on reçoit dans sa plénitude le précieux Évangile de la grâce de Dieu, les fruits propres à cet Évangile sont manifestés, et réciproquement, partout où apparaît un Évangile amoindri, corrompu et mutilé par les hommes, les fruits s'en montrent aussi bientôt. Toujours les fruits sont un critère très sûr, quoique non absolu. Ce dernier ne peut provenir que de la parole de Dieu seulement.

Or, il vaut la peine de remarquer qu'un faux Évangile, non seulement est impuissant à produire la *joie* du cœur provenant du pardon des péchés, mais aussi qu'il ne peut pas davantage produire cette *tristesse* de cœur provenant du sentiment du péché. C'est-à-dire qu'il ne peut jamais produire ce qu'il déclare être toujours nécessaire. — Or ne pouvant procurer une «vive douleur du péché» — il ne peut pas donner «un sincère désir de l'abandonner», ni «la repentance pour la vie»; il est, par conséquent, incapable d'après les conditions qu'il impose, d'offrir jamais une base convenable, sur laquelle on puisse fonder «l'espérance d'obtenir la miséricorde de Dieu par Jésus Christ». En résumé, il est essentiellement faux, défectueux, sans valeur pratique, et même pire que cela. Et comme il n'est pas l'Évangile de Dieu, nous savons de quelle source il provient.

Mais mon lecteur peut me demander sur quelle autorité je me fonde pour affirmer que cet Évangile ne peut produire les trois résultats dont nous venons de parler. — La réponse à cette question est aussi simple que possible. En premier lieu, la douleur du péché ne peut jamais provenir de la contemplation du mal et de ses conséquences. Si même il était possible de peindre le péché et ses conséquences sous les couleurs les plus effrayantes, cette vue ne pourrait pas même faire naître un seul «sentiment de tristesse selon Dieu». Elle pourrait conduire au remords, à l'angoisse d'esprit, à la honte de soi-même, au sentiment de sa dégradation morale et à de semblables pensées; mais tout cela n'est pas «la tristesse selon Dieu». Rien ne peut conduire à la tristesse selon Dieu à cause du péché, si ce n'est un regard porté sur la croix du Seigneur Jésus; et lorsque je regarde cette croix la tristesse à cause du péché est mêlée à la joie de sa parfaite expiation. En d'autres termes, je ne puis connaître, selon Dieu, ce que c'est que le péché, que par ce qui m'annonce qu'il est pour toujours ôté. Je pourrais contempler le péché pendant une éternité, sans en éprouver une

tristesse selon Dieu, tandis qu'un seul regard de la foi, tourné vers la croix de Jésus Christ, révèle à mon coeur toute la noirceur et toute l'énormité du péché, mais en même temps me montre la divine efficacité du sang qui l'a effacé.

En second lieu, il en est de même quant au «sincère désir d'abandonner le péché». Comment pourrai-je l'éprouver, si je n'ai pas un coeur qui le hâisse, et qui aime la sainteté, c'est-à-dire, une nature divine? Le vieil homme aime le péché, il s'y complaît, il y trouve son aliment. Comment donc pourrait-il désirer sincèrement d'abandonner une chose, dans laquelle il aime à se plonger et qu'il savoure avec délices? Impossible. Comme l'Apôtre Pierre nous l'enseigne, avant de pouvoir haïr le péché et désirer l'abandonner, il faut être participant de la nature divine. Il faut avoir une vie nouvelle.

Mais comment peut-on obtenir cette vie? Est-ce en traversant des phases diverses de tristesse ou de tout autre sentiment? Nullement. Que faire alors? «En vérité, en vérité, je vous dis que l'heure vient, et elle est déjà venue, que *les morts* entendront la voix du Fils de Dieu et *ceux qui l'auront entendue vivront*» (Jean 5: 25). C'est ainsi, en entendant la voix de Jésus Christ, qu'on obtient la vie; mais que me dit cette voix? Est-ce qu'elle m'appelle à m'éloigner du péché, à en être vivement affligé, à l'abandonner, avant de pouvoir obtenir le pardon? Ah! non, Dieu en soit béni! — Cette voix de Christ me révèle cette vérité sublime, que mon péché a été ôté, qu'il a été cloué à la croix du Christ — que je suis mort au péché — crucifié avec Christ — enseveli avec Christ — ressuscité avec Christ; — elle me dit que les chaînes du péché qui me tenaient lié sont brisées pour toujours — que le péché ne dominera plus sur moi, parce que je ne suis plus sous la loi, mais sous la grâce — elle me dit que je suis possesseur privilégié d'une nouvelle vie, même de la vie de Christ ressuscité — le second Adam, l'Esprit vivifiant, le Seigneur venu du ciel. Dans la puissance de cette nouvelle nature, je puis haïr le mal d'une parfaite haine, en abhorrer cordialement les conséquences et le traiter comme un ennemi vaincu et mort. «Quiconque est né de Dieu ne pratique pas le péché, car la semence de Dieu demeure en lui, et il ne peut pécher, parce qu'il est né de Dieu» (1 Jean 3: 9). Et cependant si le croyant dit qu'il n'a pas de péché, il se séduit lui-même, et la vérité n'est pas en lui (comp. 1 Jean 1: 8).

Demander à l'homme naturel, *mort* dans ses fautes et dans ses péchés, d'être affligé de ses péchés, et de les abandonner pour obtenir la miséricorde de Dieu par Christ, c'est l'oeuvre la plus inintelligente et le labeur le plus ingrat que l'on puisse imaginer. Car cette manière d'agir ou d'enseigner plonge le pécheur dans le désespoir et ôte à la croix de Jésus Christ toutes ses divines gloires. Quelle différence entre cet Evangile humain et l'Evangile de Dieu, qui nous montre Christ venant du sein du Père pour accomplir une entière rédemption, en tirant la vie de la mort et en procurant une justice éternelle; en faisant de toutes ces grâces réunies, un don parfaitement gratuit au pécheur, — non en considération de sa «vive douleur» ou de son «sincère désir», de ses larmes, de ses soupirs, de ses prières, de ses vœux, de ses résolutions; mais *uniquement* en vertu de l'oeuvre qu'Il a lui-même accomplie, oeuvre dont la divine efficacité est telle que Dieu peut, sans porter atteinte à l'harmonie de ses perfections, pardonner tous les péchés, effacer toutes les fautes, couvrir toutes les iniquités de tous ceux qui croient son témoignage ou qui entendent la voix de Jésus.

Finalement, quant au vrai mode de produire «la repentance pour la vie», le passage, qui est placé en tête de cet écrit, déclare formellement que c'est «*la bonté de Dieu*» qui nous y conduit. Donc ce n'est pas ma méchanceté, mais la bonté de Dieu, qui produira la repentance. Je puis tout aussi bien essayer de produire la chaleur en regardant la neige, la lumière en regardant les ténèbres, la richesse en contemplant la pauvreté, la santé en regardant la maladie, la vie en regardant la mort, que de produire la vraie repentance en contemplant mes péchés. Je pourrais même les regarder, y penser, en rougir et en gémir, pleurer sur eux, trembler à la pensée de leur grand nombre et de leur gravité, être épouvanté de leurs terribles conséquences, et en même temps ne pas avoir un atome de vraie

repentance, de repentance pour la vie. Je pourrais écrire le catalogue de mes péchés, je pourrais le lire et le relire, je pourrais le voir noir comme la nuit et comme l'enfer, et avec tout cela ne pas être amené à la repentance. Nous verrons bientôt ce que c'est que cette repentance; pour le moment, nous nous occupons de la question de savoir ce qui y conduit. Or le Saint Esprit, par l'Apôtre, nous dit positivement que c'est la «*bonté de Dieu*». Il ne dit pas «*la bonté de Dieu et nos péchés*». — Non, nous n'y trouvons rien que cette seule chose qui suffit largement, qui ne veut, qui ne supporte aucune aide; — «*La bonté de Dieu te pousse à la repentance*».

On est continuellement porté à perdre de vue ce que nous venons de dire — et ainsi le conseil de Dieu est obscurci, l'Evangile perverti et les âmes sont égarées ou perdues. C'est en présentant à l'âme, par son côté objectif, la grande et éternelle vérité de la bonté de Dieu, sa bienveillance, sa miséricorde, sa grâce, son amour, que le Saint Esprit produit la vraie repentance. — On devrait faire plus d'attention à ce sujet dans l'enseignement, les prédications, les livres et les traités. On exhorte les pécheurs à se repentir, sans qu'ils sachent ce que c'est, ni comment il faut s'y prendre. On leur dit que, s'ils ne se repentent, ils ne peuvent être sauvés; mais ils sentent leurs coeurs aussi durs que le diamant, aussi froids que l'a glace. On leur représente, sous des couleurs impressives et frappantes, leur culpabilité, la colère de Dieu, la crainte du jugement, les terreurs de l'enfer, sans qu'il s'élève au dedans d'eux le moindre sentiment de repentance. Cette manière d'agir nous rappelle la fable si connue du Vent et du Soleil, faisant au défi à qui des deux obligerait un voyageur à quitter son manteau. — Le vent du nord commence à souffler avec une extrême violence; ce qui n'a d'autre effet que de porter le voyageur à serrer plus étroitement son manteau autour de lui. Le soleil, à son tour, se met à paraître, et bientôt sa bienfaisante chaleur oblige le voyageur à détacher son manteau et à s'en débarrasser tout à fait.

Il en est de même du coeur du pécheur. Il n'y a que la puissante influence de la bonté divine qui soit en état de briser son coeur et de l'amener à la vraie repentance. Si je cherche à produire cette contrition du coeur, cette repentance par tout autre moyen que la bonté de Dieu, je dépense ma force pour néant et sans fruit. Je pourrais inviter les pécheurs à se repentir, au point, que ma langue s'attacherait à mon palais, sans obtenir aucun résultat, à moins que je ne les place en présence de «*la bonté de Dieu*», qui seule peut engendrer la vraie repentance.

Ayant ainsi prouvé qu'un Evangile faux et mutilé manque complètement de puissance pour produire ce qu'il déclare pourtant être nécessaire au salut, c'est-à-dire, qu'il ne fait naître ni vive douleur du péché, ni sincère désir de l'abandonner, et ne conduit personne à la repentance, nous allons maintenant montrer comment il dépouille le sacrifice de Christ de sa divine gloire et de son efficacité aux yeux du pécheur. Il le fait en disant qu'un certain travail d'esprit du pécheur doit être ajouté à l'oeuvre de Christ, avant de pouvoir obtenir la paix, le pardon, la vie, et la justice par cette oeuvre. De cette manière, l'oeuvre de Christ est représentée comme insuffisante pour donner la paix sans une préparation spéciale et antérieure. En agissant ainsi on annule l'oeuvre de Christ. Si quelqu'un vient me dire: «*Si vous n'éprouvez pas de la tristesse, vous ne pouvez pas être sauvé*», il renverse tout l'édifice du christianisme, il détruit l'Evangile, il anéantit la croix de Christ et prive mon âme de tout espoir; tandis que s'il présente à mon coeur l'étonnant amour de Dieu, tel qu'il l'a manifesté dans l'envoi, la vie, la mort, la résurrection et l'ascension de son Fils éternel, il m'apporte la vérité dont le Saint Esprit se servira pour produire en mon coeur la vraie tristesse — «*la tristesse selon Dieu*», qui fera naître, en même temps, la paix, la joie et la liberté, par l'assurance que mes péchés sont tous effacés, non par mes larmes de pénitence, mais par le sang expiatoire de l'Agneau de Dieu. Si la tristesse doit exister, avant que l'amour de Dieu soit connu et senti, alors je suis perdu sans ressource, car je ne puis absolument rien produire de moi-même pour Dieu. Mais si je connais l'amour de Dieu et si j'en jouis, la vraie tristesse est produite, sans aucun doute; mais alors je suis sauvé, éternellement sauvé, — non par ma tristesse, mais par l'amour qui l'a produite. Je m'afflige d'avoir pu pécher si longtemps contre un amour si parfait — d'avoir pu si longtemps nourrir des

doutes et des soupçons concernant Celui qui m'a aimé jusqu'à donner son Fils unique, pour porter tous mes péchés en son corps sur le bois.

Voilà une manière bien différente d'envisager la question. L'amour de Dieu en Christ, présenté objectivement à mon coeur et produisant «une vive douleur du péché», est une tout autre chose qu'une contrition qui servirait de fondement à mon espérance d'obtenir la miséricorde de Dieu par Jésus Christ. Dans le premier cas, je fais de la tristesse une *condition* du salut, et dans le second cas, elle n'est que la *conséquence* de mon salut. Il ne faut jamais confondre l'Évangile et les effets qui lui sont propres. En agissant ainsi, il en résulte pour beaucoup d'âmes une grande confusion, des perplexités et des doutes. Un grand nombre de prédicateurs, estimés évangéliques, prêchent les effets de l'Évangile, au lieu de prêcher l'Évangile lui-même. La repentance, la régénération, la sainteté de la vie, — tout cela est produit par l'Évangile; mais si je prêche ces choses au lieu de prêcher l'Évangile qui les produit, je déplace la vérité de Dieu, je détruis sa grâce, je plonge les âmes dans l'incertitude et les ténèbres et, en conséquence, le but que, je veux atteindre est manqué.

Sans doute, je lis dans les Écritures des paroles comme celles-ci: «Repentez-vous», — «il vous faut naître de nouveau». — «Sans la sainteté nul ne verra le Seigneur; — mais j'en trouve aussi d'autres, qui me montrent quelle est la cause efficiente de la repentance, de la vie nouvelle, et de sa sainte activité. Je n'y vois nulle part la repentance présentée comme un supplément à la croix de Christ, ou comme étant la cause déterminante de l'amour de Dieu pour le pécheur. Je ne lis jamais dans le livre inspiré des paroles telles que celles-ci: «Si vous n'avez pas *une vive douleur* de vos péchés, vous ne pouvez pas être reçus en grâce». On pourrait citer une multitude de passages qui montrent que l'Évangile est clairement distingué de ses effets. J'en indiquerai un qui vaut, à lui seul, un volume. Au commencement du chapitre 15 de la première épître aux Corinthiens, l'Apôtre résume ainsi l'Évangile qu'il prêchait: «Or je vous fais savoir, frères, l'Évangile que je vous ai *annoncé*, et que vous avez reçu, et dans lequel vous êtes, par lequel aussi vous êtes *sauvés*, si vous tenez ferme la parole que je vous ai annoncée, à moins que vous n'ayez cru en vain. Car avant toutes choses, je vous ai communiqué ce que j'ai aussi reçu, savoir, que Christ est mort pour nos péchés, selon les Écritures, et qu'il a été enseveli, et qu'il est ressuscité le troisième jour, selon les Écritures».

Or, le même apôtre déclare ailleurs qu'il insiste, «et auprès des Juifs et auprès des Grecs sur la repentance envers Dieu, et la foi en notre Seigneur Jésus Christ» (Actes des Apôtres 20: 21). En rapprochant ces deux passages, on apprendra par quel moyen l'Apôtre cherchait à produire la repentance dans le pécheur, c'est-à-dire en présentant la vérité de la mort et de la résurrection de Christ, comme un fait objectif et indépendant des dispositions subjectives du pécheur. L'Apôtre ne dit pas aux Corinthiens: — «Je vous ai annoncé ce que j'avais aussi reçu, que vous devez être affligés de vos péchés et que par là vous obtiendrez la miséricorde de Dieu par Christ». Ce n'était pas l'Évangile de Paul. Il présente tout simplement l'amour de Dieu, comme il a été manifesté dans la mort et dans la résurrection de Christ; et partout où cette doctrine était reçue dans le coeur par la foi, au moyen de la puissance du Saint Esprit, elle portait les hommes à se repentir et à «se tourner vers Dieu, en faisant des oeuvres convenables à la repentance» (littéralement: dignes de la repentance, *^xia tÒv metano°av*) (Actes des Apôtres 26: 21).

En un mot, l'Apôtre n'a jamais confondu l'Évangile avec ses fruits, mais il a toujours maintenu entre eux la distinction qui leur est propre. D'un bout à l'autre du livre inspiré, le Saint Esprit présente l'oeuvre accomplie par Jésus Christ, sur la croix, comme l'unique fondement de la grâce de Dieu qui justifie le pécheur, et lui donne la paix. L'Évangile parle d'un seul sacrifice de Jésus Christ, et dans cette «seule offrande», je vois un amour qui brise mon coeur et qui purifie, en même temps, ma conscience. Je ne puis pas contempler, par la foi, Christ crucifié et ressuscité, sans que mon coeur ne soit saisi et que ma conscience ne trouve le repos. Mais ceci est entièrement différent d'une contrition que le pécheur s'efforce de produire, d'abord, en lui, pour être autorisé à aller à Jésus

Christ pour obtenir grâce. Dans ce dernier cas l'objet de ma confiance, c'est la contrition de mon coeur, la miséricorde de Dieu par Jésus Christ ne vient qu'après et comme résultat; tandis que dans l'Evangile, l'amour de Dieu en Christ est l'objet de ma confiance, et le coeur brisé, le résultat.

Et encore, si la vive douleur du péché est une condition préalable et nécessaire pour aller à Christ, comment saurai-je si je me suis suffisamment affligé? Ou qu'arrivera-t-il, si ma tristesse n'est pas de bon aloi? Que ferai-je, si elle n'est pas assez sincère et assez profonde? Enfin pendant combien de temps devrai-je m'affliger, avant d'avoir le droit d'aller à Christ? Ces questions sont graves, et l'Evangile faux et mutilé les laisse entièrement sans solution. Il ne peut y répondre; au lieu de le faire, il place sur le pauvre coeur chargé un travail ardu et incessant; il lui impose la recherche assidue «des moyens de grâce», c'est-à-dire de se livrer à des pratiques extérieures, d'écouter des sermons, de dire des prières, en un mot d'accomplir diverses oeuvres, propres aux religions formalistes. Ce formalisme religieux, je le dis avec douleur, est souvent entretenu par les doutes et les difficultés des consciences angoissées. En effet, si j'espère trouver la paix de mon âme par l'exactitude à assister aux offices et à me soumettre à un système régulier de pratiques religieuses, j'y mettrai toute l'ardeur possible. Plus mon anxiété sera grande, plus je serai fidèle à soutenir le mouvement du mécanisme religieux. Partout ce que le monde appelle religion, dans ses nuances diverses, prospère et s'enrichit par les misères de ses sectateurs les plus dévoués. Ces fausses religions exploitent les doutes, les obscurités et les incertitudes, qu'elles ont elles-mêmes enfantés, et il est de leur intérêt de tenir les âmes dans ces ténèbres spirituelles.

Le glorieux Evangile de la grâce de Dieu se dessine hardiment et magnifiquement sur le fond ténébreux de l'erreur. Dans l'Evangile la question n'est pas. «Me suis-je suffisamment affligé?» mais, Christ a-t-il accompli l'oeuvre de ma rédemption? A-t-il parfaitement révélé l'amour de Dieu? A-t-il entièrement ôté mes péchés? Il rattache tout ce qui concerne la paix de mon âme, non pas à quelque chose qui soit en moi — mais absolument à la personne et à l'oeuvre de Christ. — S'il a accompli son oeuvre, ma paix est éternellement assurée. S'il était possible de verser des larmes de repentance pendant toute l'éternité, ces larmes ne pourraient servir de fondement à ma paix, par la raison même qu'elles ne pourraient servir de fondement à la justice de Dieu. Il faut que ces deux choses reposent sur la même base et cette base est fournie, non par la pratique des formes impuissantes et des rites traditionnels d'une religion corrompue, mais par l'expiation du Fils de Dieu, dont l'efficacité est éternelle. Cette expiation, étant divinement parfaite, il n'est pas plus nécessaire d'y ajouter un travail d'esprit qu'un exercice corporel quelconque. Elle a une telle puissance que, dès l'instant qu'un pécheur en entend parler et y croit, il a trouvé la paix indépendamment de tout travail intérieur. Il a trouvé la paix de Dieu que rien ne peut ébranler — il a obtenu la justice de Dieu que rien ne peut affecter — il a reçu la vie de Christ, qui doit de toute nécessité se manifester par une sainte conduite: «Etant rempli des fruits de la justice, qui sont par Jésus Christ à la gloire et à la louange de Dieu».

Cherchons maintenant à comprendre ce qu'est cette repentance, dont on a tant abusé, qui a donné lieu à tant de confusion et qui est devenue, entre les mains de la fausse religion, un moyen si puissant d'envelopper les âmes dans le doute et la perplexité. Le mot grec (metano^oa) traduit par «*repentance*» dans la plupart des versions des Saintes Ecritures et par «*pénitence*» dans la version catholique, signifie strictement un *changement de pensée ou d'avis sur un sujet quelconque* (*). Si un homme, ne connaissant que la langue grecque, entendait prononcer ce mot, il n'aurait jamais l'idée d'y attacher la notion de pénitence, ni de contrition, ni d'aucune espèce de tristesse, comme un élément nécessairement lié à ce mot, parce qu'il est possible qu'un homme éprouve de la joie aussi, bien que de la peine, lorsqu'il a changé d'avis sur un sujet quelconque. Dans tous les cas, l'effet moral dépend de la nature de la communication qui a modifié le sentiment.

(*) Le verbe, dérivant de ce mot, signifie littéralement «penser après» — «réfléchir ensuite», — «changer d'avis». Il y a un autre mot qu'on trouve dans la version des 70 et aussi dans le Nouveau Testament, que nos traducteurs rendent aussi par le mot «se repentir».

J'indiquerai deux ou trois passages où il se trouve. Dans Matthieu 21: 29: «Il répondit: je n'y veux point aller; mais après s'étant *repenti* [ayant du remords], il y alla». Au verset 32: «Et vous l'ayant vu, vous ne vous êtes point repentis [vous n'en avez point eu de remords] ensuite, pour le croire». Encore Matthieu 27: 3: «Alors Judas qui l'avait livré, voyant qu'il était condamné, «se *repentit* [ayant du remords]». Dans 2 Corinthiens 7: 8: «Car lors même que je vous ai attristés par ma lettre, je ne *m'en repens* plus [je n'en ai pas de regret], bien que je m'en fusse d'abord *repenti* [si même j'en ai eu du regret]». Dans Hébreux 7: 21: «Le Seigneur l'a juré et il ne s'en *repentira pas*». Dans tous ces passages le mot dont on s'est servi n'est pas le mot ordinaire *metanoew*, mais *metamelomai*, qui signifie proprement «se soucier après», ou «avoir un plan subséquent, un autre dessein».

Quant au mot «*pénitence*» et à l'idée qu'il présente, il est facile de comprendre comment il éloigne de la lumière vivifiante et de la bienfaisante chaleur de l'Evangile de Christ. Si on m'appelle à faire pénitence, alors assurément la croix de Christ est virtuellement méconnue, ou s'il en est question, ce ne peut-être que dans le but de suppléer à ce qui manque à mes bonnes dispositions. Or, la croix doit être tout ou elle n'est rien pour le pécheur. La pénitence humaine et l'expiation divine ne sauraient jamais occuper le même plan. Si Christ a pris sur lui, dans son oeuvre parfaite, toutes les conséquences de nos péchés et que nous ajoutions à cette oeuvre l'idée de pénitence, ce n'est rien moins que faire une injure blasphématoire à son sacrifice précieux, pleinement suffisant et éternel.

Il n'est pas étonnant que les religions d'origine humaine aient ainsi porté atteinte à la croix de Jésus Christ. Il en a toujours été ainsi. Mais mon but, dans cet écrit, n'est pas de combattre les erreurs et les principes de ces funestes systèmes, mais plutôt de montrer que l'idée généralement attachée au mot de *repentance* et la définition populaire qu'on en donne, renferment la plus déplorable méconnaissance et l'ignorance la plus positive due pour l'Evangile de la grâce de Dieu. Quand je vois une pauvre créature ignorante et abusée faire pénitence pour ses péchés, je pense aussitôt que ses yeux n'ont jamais été ouverts pour contempler la glorieuse plénitude et l'immense valeur de l'expiation offerte sur le Calvaire — que son oreille n'a jamais entendu les accents de paix prononcés par le Sauveur mourant: «TOUT EST ACCOMPLI» — Je pense que son âme enveloppée de ténèbres n'a jamais éprouvé la puissance lumineuse du glorieux Evangile de la libre grâce de Dieu. Tout cela se comprend aisément dans le cas d'un malheureux, appris à faire pénitence pour expier ses péchés. Mais que penser d'un homme qui, sous le nom de prédicateur évangélique, dit au pécheur: «Il faut que vous soyez vivement affligé de vos péchés avant de pouvoir aller à Christ, et si vous usez diligemment des moyens de grâce, vous pourrez enfin espérer d'obtenir la miséricorde de Dieu par lui. Mais quelle espèce d'Evangile est-ce là? Quelle bonne nouvelle? Comment un tel message pourrait-il porter la paix au coeur ou à la conscience du pécheur? Et cependant, bien-aimé lecteur, c'est bien là le genre d'Evangile que la motion vulgaire sur la repentance a produit. Il n'est pas nécessaire d'avoir beaucoup de sagacité pour comprendre, combien cette idée de la repentance touche de près à celle de la pénitence des papistes, et pour voir que l'une et l'autre enlèvent au sacrifice de Christ la place et la gloire qui lui appartiennent. Si l'on me dit qu'un certain labeur d'esprit doit être ajouté à l'oeuvre de Christ, pour que je puisse jouir d'une paix assurée, je ne vois pas en quoi je suis beaucoup supérieur à l'homme qui croit qu'un certain exercice corporel est nécessaire à son salut. Quand il s'agit de la paix et du salut de l'âme, il ne peut y avoir qu'une bien légère différence, s'il y en a, entre les exercices du corps et ceux de l'esprit. Si le Seigneur Jésus n'a pas opéré une parfaite expiation, mais qu'un travail mental y doive être ajouté, alors, je l'affirme, je suis perdu, perdu sans ressource, de la même manière que si une peine corporelle m'était imposée.

Mais qu'est-ce donc que la repentance? C'est un changement de pensée. — A l'égard de quoi? A l'égard de Dieu. — Comment ce changement est-il produit? En entendant la vérité et en y croyant. — Où trouve-t-on cette vérité? Christ est la vérité. — Pourquoi avons-nous besoin de ce changement de pensée? Parce que nous avons tous, par nature, une fausse idée de Dieu. De qui et d'où vient cette fausse idée de Dieu? Elle vient du serpent dans le jardin d'Eden. — Comment le serpent a-t-il pu communiquer à l'homme cette fausse idée? En représentant Dieu sous un faux jour, en insinuant

à l'homme que Dieu n'était pas bon en lui défendant de toucher au fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal. — C'est là le fond de la question. L'homme se fait une idée totalement fautive de Dieu, une estimation fautive de son caractère. Il ne connaît pas Dieu. Toutes ses pensées sur Dieu l'égarèrent entièrement. C'est la source de toute sa misère, de tout le mal dans lequel il est, de toute sa dégradation mentale et morale. De là découlent toutes les souillures dont l'homme tombé et corrompu est capable. Que le péché, revête la forme qu'on voudra, qu'il se montre sous l'apparence brutale du meurtre ou de l'adultère, ou qu'il prenne des allures assez raffinées pour échapper aux avertissements d'une conscience délicate et sensible, tout cela provient de la même source, c'est-à-dire de l'ignorance dans laquelle l'homme est au sujet de Dieu, de ses *fausses pensées* quant à Dieu. Le démon a empoisonné le cœur de l'homme en noircissant, dans son esprit, le caractère de Dieu; il l'a plongé dans les ténèbres de telle sorte qu'il est devenu craintif, défiant, incrédule, infidèle, haïssant Dieu. Tel est l'état naturel de chaque homme, de chaque femme, de chaque enfant. L'homme civilisé aussi bien que le sauvage, le savant comme l'ignorant, l'homme moral comme l'homme immoral, le philosophe et l'illettré, grands et petits, riches et pauvres, — tous ont une fautive idée de Dieu — tous le redoutent — tous sont ses ennemis — tous préfèrent instinctivement l'anéantissement à la pensée de paraître devant Dieu. Tous avoueraient, s'ils étaient sincères, qu'ils portent envie aux oiseaux des cieux, aux bêtes des champs, parce que ces êtres inintelligents et irresponsables ne doivent pas aller à la rencontre de Dieu. Mais pourquoi cette crainte à la pensée de Dieu? Parce qu'«ils ne connaissent point Dieu et n'obéissent pas à l'Évangile de notre Seigneur Jésus Christ» (2 Thessaloniens 1: 8). Ils croient et agissent toujours sous l'influence du mensonge de Satan et non sous celle de la vérité telle qu'elle est en Jésus. Satan est un témoin infidèle et trompeur. Il a représenté Dieu d'une manière contraire à sa nature et l'homme a cru à cette fautive image. C'est là la racine de tout le mal. L'homme a une fautive idée de Dieu. C'est pourquoi il a besoin d'en avoir une qui soit juste — il lui faut «*la repentance pour la vie*».

Mais comment est-ce que cette repentance est produite? Par la foi à la vérité. — Et qu'est-ce que la vérité? *Dieu tel qu'il est*. — Où est-ce que je puis le voir? Dans la personne de Christ: «Personne ne vit jamais Dieu — le Fils unique, qui est dans le sein du Père, est celui qui l'a fait connaître» (Jean 1: 18). «Jésus Christ est le témoin fidèle et véritable» (Apocalypse 3: 18). — Le témoin de quoi? De ce que Dieu est. Quand je considère la vie, le ministère, les souffrances, et la mort de Christ — je vois ce que Dieu est; je vois la parfaite manifestation de la grâce, de la miséricorde, de l'amour, de la sainteté, de la vérité, de la puissance, de la majesté, de la sagesse. Je le vois nourrir ceux qui ont faim, guérir les malades, nettoyer les lépreux, ressusciter les morts, ouvrir les yeux des aveugles, pardonner les péchés, montrer une tendresse exquise, une patience inépuisable, une sympathie profonde, répondre à toutes les misères humaines, sans murmure, sans aucune parole de reproche, avec une charité infinie. Là je vois Dieu, — là je vois LA VERITE. Connaître cette vérité — c'est la vie — c'est la vie éternelle. — Ne pas connaître Dieu — avoir de lui un sentiment faux, — c'est la mort. — Connaître Dieu, — avoir de lui des notions exactes, c'est la vie. Satan est l'auteur de la première, et Christ de la seconde. Satan est un menteur, Christ est LA VERITE. Satan est un meurtrier, Christ est LA VIE.

Et ne voyons-nous pas par quel motif, lorsque le Seigneur Jésus vint dans le monde, il commença son ministère public par ces mots: «REPENTEZ-VOUS?» Que pouvait-il dire, Celui qui était par excellence la vérité, en s'adressant aux cœurs qui avaient reçu le mensonge de Satan relativement à Dieu, sinon: «*repentez-vous?*» — Lorsque Celui qui est venu du sein du Père, et qui était la parfaite expression de sa grâce, se trouvait en présence de l'homme imbu, jusqu'au fond de l'âme, de ce sombre et horrible outrage fait par Satan au caractère de Dieu, par quel appel plus convenable pouvait-il débiter, dans sa miséricordieuse mission, que par celui-ci: «*Repentez-vous?*» Quand Celui qui «était Dieu manifesté en chair, — la splendeur de la gloire de Dieu et l'image empreinte de sa personne» — s'adressait à des hommes dirigés en toutes choses, dans leur vie, par une idée

fondièrement fausse de Dieu, quel autre langage pouvait-il tenir, sinon celui-ci: «Repentez-vous, car le royaume des cieux est proche» — royaume, dont il était lui-même la vivante expression?

Que renferme ce mot si compréhensif? Quelle est sa signification? Il signifie tout simplement: entendre la voix de Christ, et recevoir sa parole dans le coeur par la foi. C'était là «la repentance pour la vie» Tous ceux qui croyaient au Seigneur Jésus, qui le recevaient comme l'expression de ce que Dieu était, comme la parfaite manifestation de l'amour de Dieu, et en même temps, comme Celui qui devait porter, dans son propre corps, sur le bois, le châtiment du péché, la colère de Dieu et la malédiction de la loi — tous ceux-là étaient vraiment repentants, tous ceux-là étaient participants de la vie éternelle, d'une justice divine, et d'une paix parfaite.

Telle est la doctrine selon Dieu de la repentance, comme on peut s'en convaincre par une lecture attentive des Evangiles et des Actes des Apôtres. — Voyez, par exemple, Actes 3. L'Apôtre, après avoir déclaré que Dieu a ressuscité d'entre les morts celui-là même que les Juifs avaient crucifié, les exhorte à «*se repentir*», — à changer de sentiments, parce qu'ils avaient des pensées entièrement erronées sur Dieu, et sur son Christ, et quand leurs yeux furent ouverts pour contempler, par la foi, Celui qu'ils avaient cloué à la croix, assis à la droite de Dieu, c'était là la vraie repentance, c'était «la repentance pour la vie». Ils étaient aussitôt remplis de paix et de joie, non parce que leurs esprits avaient passé par un certain travail de tristesse, mais parce que la grande vérité objective, touchant un Christ crucifié et ressuscité, leur avait été exposée, et qu'ils l'avaient reçue dans leurs coeurs par la foi avec la puissance de l'Esprit saint. De même encore, dans Actes 10: L'apôtre Pierre venait d'annoncer à des Gentils la bonne nouvelle de l'amour de Dieu pour les pécheurs, amour signalé par la mort et par la résurrection de Jésus Christ, — et comme il parlait encore, l'Esprit saint tomba sur tous ceux qui l'écoutaient, et ils furent baptisés au nom du Seigneur. Or, dans cette occasion, Pierre ne parle pas de repentance, mais il dit: «Tous les prophètes lui rendent témoignage, que, *par son nom*, quiconque *croit* en lui, reçoit la rémission des péchés». Il venait d'exposer l'histoire simple et bénie de la croix, et tous ceux qui l'écoutaient et qui crurent, furent à l'instant sauvés pour l'éternité. Croire la bonne nouvelle d'un salut complet et éternel, grâce à l'oeuvre accomplie par Christ, c'est la vraie repentance — «la repentance pour la vie», aussi bien pour un pauvre Gentil que pour un Juif. De là vient que, dans Actes 11: 18, voici comment il est parlé de la conversion des Gentils: «Ayant ouï ces choses, ils se turent et glorifièrent Dieu, disant: — Dieu a donc en effet donné aux nations la repentance pour la vie!».

Ailleurs, lorsque l'apôtre Paul prêchait aux Juifs dans la synagogue d'Antioche, il termine son discours par ces paroles: «Sachez donc, hommes frères, que *par lui* vous est annoncée la rémission des péchés, et que tout ce dont vous n'avez pu être justifiés par la loi de Moïse, quiconque croit est justifié par lui» (Actes des Apôtres 13: 38, 39). De même il dit à un Gentil, le geôlier de Philippe (Actes des Apôtres 16: 31): «*Crois au Seigneur Jésus Christ*, et tu seras sauvé, toi et ta maison». Et cependant, en Actes 17: 30, il dit aux Athéniens — «Dieu annonce maintenant à *tous les hommes, en tous lieux, qu'ils se repentent*». Et encore, Actes 20: 20, il dit: «Je *n'ai* rien caché des choses qui pouvaient vous être profitables, et je n'ai pas manqué de vous les annoncer, et de vous instruire en public et en particulier, insistant, et auprès des Juifs et auprès des Grecs, sur la *repentance* envers Dieu, et la foi en notre Seigneur Jésus Christ». Nous apprenons de tous ces passages que la repentance et la foi à la bonne nouvelle du pardon des péchés par le sang de Christ sont une seule et même chose. Elle n'est pas un travail de contrition qu'il faille préalablement éprouver avant d'aller à Christ. — Elle est essentiellement l'acceptation de Christ par la foi, comme la parfaite révélation de la nature de Dieu, la base de ses conseils et de la paix du pécheur. Du moment même où un homme croit au témoignage de Christ, il est repentant envers Dieu et sa repentance est réelle et sincère en raison même de la simplicité et de la candeur de sa foi. Mais si je fais, de ma repentance, un sentiment que je dois d'abord éprouver avant d'être autorisé d'aller à Christ, je renverse entièrement le plan de la rédemption, — j'annule la croix de Christ et je prive le pécheur

du seul vrai fondement de paix qu'il puisse trouver. C'est la révélation du caractère véritable de Dieu en Christ qui conduit à la repentance et qui sauve l'âme du croyant. Ce ne sont ni les pénitences, ni la repentance humaine, mais c'est l'expiation divine qui fait que Dieu demeure juste en justifiant le pécheur. Ce ne sont ni les mortifications de la pénitence, ni les larmes de la repentance, qui peuvent ôter les péchés. Le sang de Jésus Christ a «UNE FOIS» et POUR TOUJOURS décidé la question, et l'âme qui le croit a obtenu «la repentance pour la vie» — un pardon parfait — une parfaite paix. Le croyant a renoncé à ses anciennes idées, aux fausses opinions qui venaient de Satan et il est devenu possesseur d'autres idées et d'un «esprit droit», qui vient de Jésus Christ. C'est perdre son temps que de chercher à produire la repentance par tout autre moyen. Ni la dégradation morale, ni les dures conséquences du péché ne peuvent y conduire l'homme. Ces choses peuvent l'effrayer pour un moment, mais une terreur momentanée n'est pas une repentance permanente, ni un changement d'esprit pour la vie. Il est à craindre que certains prédicateurs ne donnent parfois une place plus importante, dans leurs prédications, à l'odieux du péché, aux terreurs de l'enfer, qu'à la puissance de la grâce de Dieu, seule capable de soumettre les âmes, de briser les coeurs et de les attirer vers les joies immortelles de la patrie céleste.

Or, si nous considérons le Seigneur Jésus et ses apôtres, nous ne trouverons pas que de tels sujets aient jamais occupé la première place dans leur prédication. Il est vrai qu'ils en ont parlé quelquefois, lorsque les circonstances l'exigeaient. Le Seigneur lui-même parle d'un homme qui «élevait ses yeux, comme il était dans les tourments», Terrible pensée! L'apôtre Paul aussi a pu «discourir sur la justice, sur la tempérance et sur le jugement à venir», de manière à faire trembler Félix. Tout cela est très vrai, et sans doute il peut se présenter des occasions, où l'homme de Dieu se sente appelé à exposer à des coeurs charnels et incrédules les terreurs de «la colère à venir»; mais c'est là tout autre chose que de faire de telles questions le sujet principal du témoignage.

Si mon lecteur veut lire les paroles adressées aux Juifs par Pierre, en Actes 3; aux Gentils, en Actes 10, et celles de Paul adressées aux Juifs, en Actes 13, et aux Gentils, en Actes 17, il y trouvera des modèles inspirés de la vraie et fidèle prédication de l'Évangile. Quel est, ami lecteur, le sujet de ces prédications? Est-ce le péché et ses affreuses conséquences? Est-ce l'enfer et ses inexprimables terreurs? Nullement. — C'est Christ, depuis le commencement jusqu'à la fin — Christ, comme la vivante expression du coeur même de Dieu — Christ, comme le canal d'où découle, du sein du Père, l'amour éternel — Christ, reposant dans le sein de Dieu dès avant tous les siècles, — Christ manifesté ici-bas, comme un homme parfait, révélant Dieu dans chaque détail de sa sainte vie — Christ, cloué au bois maudit, «livré par le conseil défini, et par la préconnaissance de Dieu», comme une offrande et un sacrifice pour le péché — Christ couché dans le sombre tombeau — Christ ressuscité d'entre les morts, par la gloire du Père et assis à la droite de la majesté dans les cieux, comme preuve du parfait accomplissement de la rédemption — Christ, revenant sur les nuées du ciel pour poser la pierre du faite de gloire, au magnifique édifice de sa grâce. Tel est le sujet principal du témoignage apostolique, auquel vient s'ajouter le don du Saint Esprit, comme témoignage, sceau, onction, arrhes, capacité de jouissance, et produisant dans le coeur du pécheur cette foi qui le met en communication avec toute la plénitude de la grâce et de la bénédiction en Christ.

En un mot, les Apôtres présentaient simplement à leurs auditeurs la vérité telle qu'elle est en Jésus, laissant au Saint Esprit de revêtir cette vérité d'une puissance divine. Ils ne cherchaient jamais, dans leurs appels aux âmes inconverties, à les entretenir des sentiments, des émotions, des affections et des résultats pratiques, qui découlent d'une croyance sincère à la bonne nouvelle. Leur prédication est *objective* — c'est-à-dire qu'ils présentent «le salut» comme quelque chose d'accompli, et de totalement indépendant de tout ce que le pécheur a pu ou peut faire, penser ou sentir. Ceci est d'une très grande importance. On devrait prêcher l'Évangile de telle manière que ceux qui l'entendent pussent immédiatement jouir d'une paix éternelle. Le pécheur n'a pas un clin d'oeil à faire, ni à bouger le doigt, pour ainsi dire, il n'a pas à produire une seule émotion, ni à verser

une larme, pour rendre plus complet le salut que l'Évangile lui apporte. Il pourra répandre bien des larmes, et ressentir de vives et profondes douleurs, lorsque toute la plénitude de l'amour rédempteur inondera son cœur soulagé et son âme affranchie; mais, alors, il y a une grande différence entre la cause et l'effet.

Bien des personnes semblent croire que les luttes et les angoisses morales, les alternatives de doute et de crainte, les hauts et les bas de leur état spirituel, par lesquels ils ont passé pour arriver au salut, constituent une partie essentielle et nécessaire de la rédemption elle-même. C'est là une grave erreur. Les combats spirituels d'un Luther où d'un Bunyan ne faisaient nullement partie du fondement de la paix, dont ces âmes d'élite ont finalement joui. Sans doute, de telles luttes les ont fait saisir, avec d'autant plus de force; la vraie paix de l'Évangile, lorsque, par grâce, ils l'ont trouvée; ils ont acquis par là une plus grande expérience de la vie divine, et une plus grande aptitude à conduire les âmes. Il n'y a personne qui ait un sentiment plus profond du prix d'un bateau de sauvetage, et qui soit plus propre à parler des services qu'il peut rendre, qu'un homme qui a été sauvé des eaux par ce moyen. Tout le monde sentira cependant que c'est le bateau qui sauve et non pas les angoisses par lesquelles le naufragé a passé. Il en est précisément de même du pécheur. Ses doutes et ses craintes peuvent lui faire mieux apprécier l'œuvre et l'amour de Christ; mais ces doutes et ces craintes ne sont pas Christ. Quelle que soit la voie, la condition, les circonstances d'un pécheur; il ne trouvera, après tout, jamais la paix qu'en Christ. Ce n'est pas le borborygme du désespoir qu'adorait l'âme affranchie de Bunyan, c'était uniquement le Christ qui l'en avait tiré pour toujours (*).

(*) Voyez: «Voyage du chrétien», par J. Bunyan.

Puisse l'Esprit de vérité amener l'âme de mon cher lecteur, qu'il soit simplement auditeur ou prédicateur de l'Évangile, à sentir le prix et la valeur des vérités du pur Évangile!

«Tel que je suis — pêcheur rebelle,
Au nom du sang versé pour moi,
Au nom de ta voix qui m'appelle,
Jésus, je viens à toi!

Tel que je suis — dans ma souillure,
Ne cherchant nul remède en moi,
Ton sang lave mon âme impure,
Jésus, je viens à toi!